

Le désordre anarchiste face à l'ordre des démocraties représentatives et du néolibéralisme dans un contexte postmoderne

Clifford BAVEREL
Université d'Angers

Résumé :

L'anarchisme peut être perçu comme intrinsèquement lié à une certaine forme de désordre, notamment de par son utilisation de méthodes parfois violentes. Il peut également y être associé à travers son ancrage dans un courant de pensée prônant la destruction du capitalisme et de l'État. Dans le contexte particulier du XXI^e siècle, on s'attache ici à définir l'ordre, politique, économique et social, auquel l'anarchisme semble ainsi s'opposer. À travers le prisme des théories du postmodernisme, il s'agit de contraster le modèle politique – démocratie représentative – et économique – capitalisme néolibéral – dominant avec les positions classiques et plus contemporaines de l'anarchisme. Si l'assimilation à l'idée de désordre est souvent rejetée par les penseurs et les militants anarchistes, elle peut parfois être approuvée, non sans une pointe d'ironie, comme méthode discursive permettant de proposer une critique sociale.

Mots clés : anarchisme, postmodernisme, démocraties représentatives, néolibéralisme, main invisible, Black Blocs

Si l'anarchisme peut être perçu comme intrinsèquement lié à une certaine forme de désordre¹, notamment de par son utilisation de méthodes parfois violentes, il peut également y être associé à travers son ancrage dans un courant de pensée anti-étatiste. La théorie anarchiste classique, qui se développe dans la seconde moitié du XIX^e siècle et dont les auteurs majeurs incluent Proudhon, Bakounine, Kropotkine ou encore Emma Goldman, se conçoit comme relevant d'une dualité entre deux tendances, l'une destructrice et l'autre créatrice². Ces deux tendances, que l'on pourrait rapprocher des concepts d'ordre et de désordre, ne sont pas pour autant antinomiques si l'on admet l'idée que le désordre, les déséquilibres, les instabilités peuvent engendrer une certaine forme d'ordre³. L'aspect destructeur de l'anarchisme est dirigé, entre autres, à l'encontre de l'ordre que représente l'État. Dans le contexte du XXI^e siècle, de nombreux États possèdent un système politique dit de démocratie représentative. Ce système peut être perçu comme porteur d'une conception quasi-finaliste de l'histoire. La démocratie

¹ CORCUFF, Philippe, *Enjeux libertaires pour le XXI^e siècle : par un anarchiste néophyte*, Paris, Les éditions du Monde Libertaire, 2015, p. 7.

² BARRUÉ, Jean, *L'Anarchisme aujourd'hui ; La réaction en Allemagne*, Paris, Spartacus, 1976.

³ BASLE, Louis, « L'économie politique et le désordre » in *Désordre(s)*, Jacques Chevallier, Jean Alaux, Bernard Pietre et al. (éds.), Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 55.

représentative se conçoit en ce sens comme l'unique système politique possible, porteur d'une vérité quasi-universelle quant à l'organisation sociale des êtres humains et donnant naissance à une forme d'eschatologie laïque⁴. Une telle vision de la démocratie représentative se rapproche de l'idéologie liée à la modernité : universalisme, essentialisme, progressisme, rationalisme, centralité du sujet autonome et développement d'une eschatologie laïque.

La pensée anarchiste possède en outre, dès le XIX^e siècle, une vision du pouvoir dite foucauldienne. Théorisée par Michel Foucault dans le courant du XX^e siècle, mais présente dans la pensée anarchiste dès la période classique, cette vision du pouvoir appréhende celui-ci non seulement comme une relation verticale imposée par l'État sur les individus, mais également comme une force normative. L'anarchisme, en ce qu'il représente un certain désordre, souhaite ainsi renverser tant l'État que les normes sociales qui donnent à ce-dernier un caractère universel. Dans le contexte postmoderne, l'anarchisme, défini comme néoanarchisme, s'oppose alors au paradigme néolibéral⁵ et à l'uniformisation sociale, politique et économique qui y est associée. Le désordre et la destruction proposés par les anarchistes s'adaptent à ce contexte tant et si bien que l'idée même de révolution est redéfinie et repensée pour devenir une forme de transformation sociale plus lente⁶. Si le néolibéralisme engendre par ailleurs de nombreux mouvements de contestation qui peuvent être analysés comme provoquant un certain désordre, ayant recours à diverses formes de violences, l'anarchisme ne conçoit pas ces pratiques comme représentant une caractéristique structurelle de son idéologie. Il semble s'agir davantage de tactiques assez éphémères qui s'ancrent dans une stratégie globale plus classique de transformation sociale. On s'interrogera ici sur (1) les liens qui peuvent être établis entre d'un côté les théories postmodernes et de l'autre, l'anarchisme et les démocraties représentatives au XXI^e siècle, (2) les éléments qui permettent de rapprocher les démocraties représentatives de l'idéal et de l'idéologie néolibérale, (3) la validité d'une définition du néolibéralisme qui ferait ressortir la notion d'ordre et (4) la place de la violence – éternel débat au sein du mouvement anarchiste – dans l'assimilation du terme « anarchie » au chaos, au désordre.

1. Les démocraties dites postmodernes : un système universalisant

⁴ IBÁÑEZ, Tomás, *Anarchisme en mouvement : anarchisme, néoanarchisme et postanarchisme*, Paris, Nada, 2014.

⁵ GRAEBER, David, « The new anarchists », in *New left review*, 13 : 6, 2012, p. 61-73.

⁶ JANICKA, Iwona, *Theorizing Contemporary Anarchism: solidarity, mimesis and radical social change*, London, New York, Bloomsbury Academic, 2017.

Suivant le raisonnement de Bernard Piettre, professeur de philosophie, la pensée scientifique serait « prisonnière de la conviction qu'il existe un ordre du monde dont elle aurait la capacité de percer le secret. Le dévoilement de cet ordre suffirait à faire sens, à justifier, par exemple, l'ordre existant - technocratique et économique - de nos sociétés. Du moins tel est un des credo de l'idéologie positiviste, dominante depuis plus d'un siècle et demi, qui s'appuie sur le progrès scientifique et technique, et que partagent en commun les libéraux et les marxistes⁷. » Les anarchistes, de par leur opposition tant au marxisme qu'au libéralisme, s'opposeraient alors à cet ordre existant, notamment à travers leurs positions anti-étatistes. Par ailleurs, au XXI^e siècle, l'organisation politique de multiples États représenterait un ordre en ce sens que ceux-ci se fondent sur un système dit de démocratie représentative, qu'ils reposent majoritairement sur un fonctionnement bicaméral et qu'ils se légitiment en s'appuyant sur les théories contractualistes – héritage de la théorie moderne du contrat social qui implique l'idée de la centralité du sujet autonome dans la vie politique. Les démocraties représentatives qui existent en ce début de XXI^e siècle peuvent-elles alors être définies comme des démocraties postmodernes ? Si tel était le cas, elles seraient alors influencées par les concepts liés au postmodernisme : anti-essentialisme, relativisme, existentialisme, opposition aux visions universalisantes au profit des particularismes. Dans un article consacré aux paradigmes des démocraties postmodernes, Mehdi Ghasemi met cependant en garde contre la possible universalisation du système de démocraties représentatives. Or, si ces démocraties sont incluses dans projet d'universalisation du système politique à l'échelle mondiale, alors on sort du champ même du postmodernisme⁸. Les démocraties représentatives, à fonctionnement bicaméral et contractuel, semblent prendre le chemin de l'universalisation, en témoigne l'interventionnisme international autorisé au nom de la démocratie. Les démocraties dites postmodernes semblent ainsi peu influencées par les théories du postmodernisme.

Outre l'aspect totalisant de leur système politique, les démocraties du XXI^e siècle s'éloignent également du postmodernisme en ce qu'elles dénigrent, en quelque sorte, le relativisme cher aux théories postmodernes et l'importance des particularismes qui devraient y être associés en matière d'organisation politique. Cette distance prise par rapport au relativisme est particulièrement saillante lorsqu'on analyse l'hypothèse de la fin de l'histoire proposée par Fukuyama. Dans son article « The End of History? », publié en 1989 lors de l'effondrement du bloc de l'Est, Fukuyama proclame l'écrasante victoire du libéralisme tant politique

⁷ PIETTRE, Bernard, « Ordre et désordre : Le point de vue philosophique » in *Désordre(s)*, Jacques CHEVALLIER, Jean ALAUX, Bernard PIETTRE et al. (éds.), Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 38.

⁸ GHASEMI, Mehdi, « Paradigms of Post-Modern Democracies », in *SAGE Open* 9.2 [En ligne], 2019, p. 5.

qu'économique ; victoire qui s'entendrait comme l'épuisement des alternatives systémiques au libéralisme occidental⁹. Winston Churchill énonçait déjà cette idée en 1947 lorsqu'il affirmait que la démocratie était le pire système de gouvernement possible, à l'exception de tous les autres¹⁰. Dans un article revenant sur son concept de la fin de l'histoire et publié quelques années après la parution de « The End of History? », Fukuyama affirme que la démocratie libérale et l'économie de libre marché sont les meilleurs systèmes en ce qu'ils ont une portée universalisante¹¹. Fukuyama s'attèle alors à nier la possibilité même d'alternatives préférables en reléguant ces alternatives au domaine de la simple théorie, les comparant à la République de Socrate, idéale mais inatteignable¹². La portée totalisante de ces démocraties en fait un système bien plus ancré dans la modernité que dans la postmodernité. Des alternatives locales – soutenues notamment par les anarchistes – viennent se heurter à cet universalisme et semblent être mieux à même de prendre en compte les particularismes régionaux voire micro-régionaux. En ce sens, la forme particulière de certains États au XXI^e siècle, celle des démocraties représentatives, tend à établir un tout mondial homogène qui vient désordonner les structures locales et provoquer une certaine centralisation.

2. L'anarchisme face au pouvoir normatif de la mondialisation néolibérale

La définition du pouvoir donné par Michel Foucault s'oppose à une conception verticale et purement étatique de la notion. Les relations de pouvoir existent non seulement au niveau étatique mais également à la base, sous l'influence de la norme¹³. Schématiquement, le pouvoir de l'État se manifeste à travers la loi, qui fonctionne selon un mécanisme punitif, tandis que le pouvoir normatif fonctionne selon des principes incitateurs qui poussent l'individu vers une plus grande conformité. L'anarchisme ne repose pas uniquement sur la critique d'une conception verticale du pouvoir, mais comprend également cet aspect normatif – théorisé par Foucault mais présente dans les textes anarchistes dès le milieu du XIX^e siècle. Pour les anarchistes, si l'État est porteur d'un caractère autoritaire de façon inhérente, c'est non

⁹ FUKUYAMA, Francis, « The end of history? », in *The National Interest*, 16, 1989, 3-18, p. 3.

¹⁰ CHURCHILL, Winston, *House of Commons Hansard archives: Parliament Bill*, vol. 444 cc 203-321 [En ligne], 11 décembre 1947. https://api.parliament.uk/historic-hansard/commons/1947/nov/11/parliament-bill#column_206 No. 206-207, consulté le 05 janvier 2020.

¹¹ FUKUYAMA, Francis, « Reflections on the end of history, five years later », in *History and Theory*, 1995, 27-43, p. 29.

¹² *In*, « Reflections on the end of history, five years later », op. cit., p. 31.

¹³ FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 259.

seulement dû à son fonctionnement vertical mais également à l'acceptation de cette verticalité par les citoyens, dans un processus de normalisation. Bakounine écrit ainsi :

« [I]l ne faut s'y tromper : même en faisant la plus large part aux artifices machiavéliques des classes gouvernantes, nous devons reconnaître qu'aucune minorité n'eût été assez puissante pour imposer tous ces horribles sacrifices aux masses, s'il n'y avait eu, dans celles-ci mêmes, un mouvement vertigineux, spontané, les poussant à se sacrifier toujours, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces abstractions dévorantes qui, vampires de l'histoire, se sont toujours nourries de sang humain¹⁴. »

De son côté, Kropotkine mentionne également cette normalisation volontaire ou involontaire¹⁵ des citoyens. Les relations de pouvoir instituées par l'État transparaissent donc dans les relations entre individus de façon normative et l'anarchisme s'oppose ainsi tant au pouvoir politique étatique qu'au pouvoir normatif qui fait de l'État l'unique modèle acceptable.

Si l'État qui prend la forme de démocraties représentatives porte en lui quelque chose de totalisant, il s'appuie par ailleurs sur un système économique d'envergure mondiale, le néolibéralisme. Fukuyama associe d'ailleurs aisément le système politique de démocratie représentative au système économique de libre marché – système capitaliste ayant pris une forme néolibérale. Les théories néolibérales, formulées au cours des années 1970, ont été assez rapidement et assez largement acceptées par le monde occidental. Le Prix Nobel d'économie, créé en 1968, est ainsi décerné à Friedrich Von Hayek puis à Milton Friedman, deux grandes figures du néolibéralisme en rupture avec le keynésianisme, respectivement en 1974 et 1976. Le néolibéralisme, forme particulière du capitalisme qui prône une dérégulation des marchés dans le but d'accroître leur portée et un affaiblissement du rôle de l'État, n'est cependant pas qu'un système purement économique : il impacte également le fonctionnement des sociétés dans leur ensemble. D'un point de vue social, le néolibéralisme produit une certaine uniformisation culturelle au niveau mondial – uniformisation perçue comme plus ou moins volontaire selon que l'on considère ou non l'influence des théories du postmodernisme qui rejettent l'universalisme. D'un point de vue politique, le consensus néolibéral (ou consensus de Washington), qui émerge à la fin de la Guerre Froide, pousse les États à privatiser un maximum de secteurs dans l'espoir d'augmenter la productivité¹⁶. Un tel désengagement des États dans l'économie semble alors plus aisément accepté par des systèmes politiques démocratiques – de démocratie représentative – que par des systèmes plus autoritaires. Le consensus néolibéral peut

¹⁴ BAKOUNINE, Michel, *Dieu et l'État*, Paris, l'Altiplano, 2008 [1882], p. 125.

¹⁵ KROPOTKINE, Pierre, *La Morale anarchiste*, Paris, Mille et une nuits, 2004, p. 57.

¹⁶ WILLIAMSON, John, « Democracy and the "Washington consensus" », in *World development*, 21.8, 1993, 1329-1336. p. 1333.

ainsi être perçu comme étant le pendant économique de la théorie de la fin de l’histoire développée par Fukuyama. Cependant, si on met en regard ce système avec les théories anarchistes, peut-on réellement parler d’un ordre économique mondial ?

3. Le désordre néolibéral

Le néolibéralisme peut être perçu comme produisant une certaine forme de désordre en ce sens qu’il s’attache à réduire autant qu’il est possible le rôle des États, et donc des différentes lois qui régissent le fonctionnement économique et social de ces États. Au niveau mondial, il ne s’agit pas d’un rejet de toute institution, comme le préconisent les théories libertariennes par exemple, puisque le néolibéralisme s’appuie sur des organisations structurées et ordonnées telles que le FMI ou encore l’OMC. Cette dernière défend une concurrence dite loyale et non faussée entre les entreprises et entre les États¹⁷, ce qui peut s’apparenter à une forme d’ordre. Cependant, malgré cette adhésion à l’idée d’une concurrence équitable, on observe dans bien des secteurs une concentration des pouvoirs économiques ; on pense aux majors dans l’industrie de la musique – où trois entreprises¹⁸ se partagent 80% de la production mondiale¹⁹ -, aux GAFAM²⁰ dans le domaine des technologies et du numérique. Cette concentration économique, qui peut s’apparenter à des quasi-monopoles dans certains secteurs, donne par ailleurs un regain de vigueur aux théories économiques monopolistiques. En témoigne l’ouvrage du juriste américain Robert Bork publié en 1978, *The Antitrust Paradox*. Cet ouvrage, dont l’influence a été mondiale, s’oppose aux lois antitrust, c’est-à-dire aux lois s’assurant qu’aucun monopole ne puisse se former, telles qu’elles étaient interprétées dans les années 1960-70. L’argument de Bork repose sur l’idée selon laquelle les consommateurs bénéficient toujours des fusions – et *a fortiori* des monopoles – puisque le fait même d’entraver la constitution de monopoles permet à des entreprises qui devraient être non rentables de survivre et de vendre à des prix trop élevés. Pour Bork, l’application des lois antitrust dans les années 1960-70 entrave la liberté du marché et fausse la concurrence²¹.

¹⁷ World Trade Organisation, « WTO – What is the WTO? – What we stand for », [En ligne], 2020. https://www.wto.org/english/thewto_e/whatis_e/what_stand_for_e.htm, consulté le 19 janvier 2020.

¹⁸ Warner Music Group, Universal Music Group et Sony Music Entertainment

¹⁹ LOUIS, Jean-Philippe, « Non, les majors du disque ne sont pas mortes ! », in *Les échos* [En ligne], 4 juillet 2018. <https://www.lesechos.fr/2018/07/non-les-majors-du-disque-ne-sont-pas-mortes-998023>, consulté le 3 janvier 2019.

²⁰ Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft.

²¹ BORK, Robert, « The goals of antitrust: a dialogue on policy » in *Columbia Law Review*, 65/3, 1965, 363-376, p. 364.

L'opposition aux lois antitrust semble par ailleurs faire écho à l'idéal néolibéral d'un marché qui, exempt de toute intervention étatique, s'autorégulerait. Afin d'illustrer cette idée, le concept de la « main invisible », développée par Adam Smith, est repris par les néolibéraux. Dans l'épilogue de l'essai *I, Pencil* publié en 1958 par l'économiste Leonard E. Read, Friedman définit le concept de main invisible comme la possibilité de coopération sans contraintes^{22, 23}. L'homme aurait ainsi une tendance naturelle à procéder à des échanges entre individus et/ou entre groupes et il ne serait pas utile de réglementer ces échanges pour qu'ils soient équitables.

Des anarchistes tels David Graeber opposent à cette vision d'un marché autorégulateur l'existence de sociétés précapitalistes – où qui existent hors du système capitaliste – et basées certes sur des échanges mais sans aucune notion de réciprocité. S'inspirant des écrits de l'anthropologue Marcel Mauss²⁴, l'anarchiste et anthropologue David Graeber s'intéresse aux sociétés qui fonctionnent selon une « économie du don ». Il réfute l'idée selon laquelle ce type particulier de fonctionnement économique supposerait l'échange de « cadeaux » d'une valeur à peu près égale²⁵ – ce qui altérerait le principe du don et reviendrait, en fin de compte, à une simple transaction d'un bien contre un autre qui constituerait une sorte de troc. Graeber insiste sur l'aspect éminemment social de l'échange de cadeaux dans les économies du don. Pour lui, l'étude de ces sociétés permet de mettre en évidence le fait que le don destiné à un individu et/ou à un groupe n'est pas uniquement quelque chose relevant de la morale – induite par la nécessité de réciprocité qui suppose soit un échange, soit la contraction d'une dette envers le donneur – mais a également à voir avec le plaisir. Pour lui, s'il y a un comportement humain qui semble récurrent, ce n'est pas celui d'effectuer des transactions équitables en termes de valeur marchande, mais celui de partager et de recevoir, sans règle de réciprocité, des biens ou des savoirs, que ce soit de la nourriture, de la musique, de l'alcool, des informations²⁶... L'intérêt de Graeber pour ce concept d'économie du don n'indique pas nécessairement une volonté de revenir à un système économique dont l'anthropologie a pu démontrer la validité dans des contextes historiques et spatiaux divers, mais davantage d'affirmer que d'autres systèmes, basés sur des logiques sociales différentes, peuvent être fonctionnels.

²² FRIEDMAN, Milton, *Afterword*, in Leonard E. Read, *I, Pencil: My family tree as told to Leonard E. Read*, Irvington-on-Hudson, New York, Foundation for Economic Education, 2008, p.12.

²³ Friedman rédige cet épilogue dans la version publiée en 2008 à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la parution de l'essai.

²⁴ MAUSS, Marcel, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, 2007 [1925].

²⁵ GRAEBER, David, *Debt: the first 5.000 years*, Brooklyn New York, Melville House, 2011. p. 98.

²⁶ In, *Debt: the first 5.000 years*, op. cit., p. 107.

L'historien Mark Bray, spécialiste de l'anarchisme contemporain, s'inspire également de Marcel Mauss et de son *Essai sur le don* afin de mettre en avant l'existence et donc la possibilité d'une société ne s'articulant pas autour de l'idée de profit mais qui soit tout de même fonctionnelle²⁷. La notion de profit est primordiale afin de comprendre la critique anarchiste envers l'idée d'un marché autorégulateur et d'un concept tel celui de la main invisible. En effet, pour les anarchistes, l'expérience provenant d'études anthropologiques permet de montrer qu'une organisation sociale totalement dérégulée ne mènerait pas à un marché libre avec des échanges commerciaux qui tendraient à être équitables par nature, mais plutôt à des échanges aux travers desquels les notions de réciprocité et de profit seraient absentes. Ainsi, si le profit n'est pas recherché à travers les échanges commerciaux, il ne peut y avoir de croissance et le système ne peut plus en ce cas être défini comme capitaliste. Pour Graeber, qui puise, en outre, son inspiration dans les données anthropologiques des sociétés antiques – en particulier en Mésopotamie – les premiers individus qui ont pu juger les objets avant tout sur leur valeur marchande n'ont pu être que des voleurs ou des soldats s'adonnant à toutes sortes de pillages²⁸. Pour lui, un système économique basé sur le profit n'a pu, et ne peut encore aujourd'hui, se maintenir que par la force des armes. L'apparent ordre naturel prôné par les défenseurs du marché libre et de la main invisible apparaît ainsi, pour les anarchistes, comme un système artificiel maintenu en place par les États - on en revient à l'anti-étatisme anarchiste.

L'idée de main invisible semble par ailleurs relever d'un certain degré de croyance, qui témoignerait d'un aspect essentialiste de la pensée néolibérale. L'économiste Leonard E. Read suggère, dans son essai *I, Pencil*, d'organiser la société le moins possible afin de libérer la créativité des individus, permettant ainsi l'autorégulation du marché. L'essentialisme néolibéral se perçoit de façon assez nette dans la conclusion du court essai de Read :

« Ayez foi dans les hommes et les femmes libres qui répondent à la main invisible. Cette foi sera fortifiée. Moi, le crayon, aussi simple que je sois, offre le miracle de ma création comme témoignage de cette foi pratique, pratique comme le soleil, la pluie, un cèdre ou la bonne terre²⁹. »

Cette conception économique presque mystique, qui fait appel à la foi plus qu'à la raison ou aux travaux des sciences économiques, est publiée par Read en 1958 et sera encensée par

²⁷ BRAY, Mark, *Translating Anarchy: The Anarchism of Occupy Wall Street*, Alresford, John Hunt Publishing, 2014, p. 74.

²⁸ In, *Debt: the first 5.000 years*, op. cit., p. 386-387.

²⁹ READ, Leonard E., *I, Pencil: My family tree as told to Leonard E. Read*, Irvington-on-Hudson, New York, Foundation for Economic Education, 2008, p. 11.

Texte original : « Have faith that free men and women will respond to the Invisible Hand. This faith will be confirmed... this is a practical faith, as practical as the sun, the rain, a cedar tree, the good earth. »

les grands noms du néolibéralisme et du libertarianisme à l’instar de Milton Friedman ou encore de Lawrence Reed³⁰. L’anti-essentialisme anarchiste – qui ne représente pas, en outre, une évolution de la pensée anarchiste sous l’influence des théories postmodernes mais se retrouve dès les écrits fondateurs du XIXe siècle – ne peut accepter une croyance telle celle proposée par Leonard E. Read, en particulier car cette dernière porte en elle quelque chose d’universalisant.

L’anarchisme oppose à l’essentialisme néolibéral qui, s’appuyant sur la foi en la main invisible, prône une dérégulation du marché et un non-interventionnisme aussi strict que possible, un système qui se veut rationnel et ordonné. Kropotkine propose un modèle économique basé non plus sur le profit mais sur les besoins des individus. Dans un tel système économique, la consommation n’est plus l’étape ultime mais le point de départ. Les individus consomment – nourriture, vêtements, logement, loisirs, services etc. – ce qui va leur permettre de vivre et donc de produire. La production se base alors sur les besoins des individus, ce qu’il est nécessaire qu’ils consomment afin de pouvoir vivre. Ce système s’articule donc autour d’une valeur de base : les besoins de l’individu ; et Kropotkine appelle ce système « la science de la physiologie sociale³¹. » Ce refus de placer le profit au centre de l’attention économique indique, par ailleurs, un rejet du principe même de plus-value. Kropotkine écrit :

« En économie politique, l’anarchie est arrivée à la conclusion que le mal actuel n’est pas dans ce que le capitalisme s’approprie la « *plus-value* » ou le profit net, mais dans le fait même que ce profit net ou plus-value soit possible. [...] Le mal est dans ce qu’il peut y avoir une « *plus-value* » quelconque^{32,33} »

L’anticapitalisme anarchiste – défini ici par son rejet de l’idée de plus-value qui caractérise toute l’organisation capitaliste – prône une organisation économique et sociale alternative, mais tout de même ordonnée, qui, au XXI^e siècle, vient s’opposer à la forme néolibérale du capitalisme, dont les positions anti-régulationnistes et non-interventionnistes semblent constituer une certaine forme de désordre dont la portée serait mondiale. Bernard Piettre rappelle que les notions d’ordre et de désordre sont intimement liées. Pour lui, la conception d’un « ordre absolu conçu par un Dieu, finalisé ou parfaitement nécessaire, ou même à un ordre réalisé mystérieusement par l’Histoire (pensons à Hegel, à Marx, voire à la main invisible d’Adam Smith..) obscurcit la notion d’ordre³⁴. »

³⁰ Voir à ce sujet le *think tank* libertarien FEE (Foundation for Economic Education) fondé en 1946 par Leonard E. Read et dont Lawrence Reed fut président de 2008 à 2019.

³¹ KROPOTKINE, Pierre, *Œuvres*, Paris, La Découverte, 2001, p. 50.

³² *In*, *Œuvres*, op. cit., p. 46-47.

³³ Notons que sur ce point les anarchistes rejoignent largement les théories Marxistes.

³⁴ *In*, « Ordre et désordre : Le point de vue philosophique », op. cit., p. 45.

4. L'anarchisme face à l'ordre public des États

Si l'anarchisme peut avoir tendance à être perçu comme une forme de désordre, rappelons que la signification du A cerclé est « l'anarchie c'est l'ordre ». Ce symbole de l'anarchisme, adopté dans les années 1960, reprend les thèses de l'anarchisme classique qui, de Proudhon à Reclus, associent l'anarchisme à l'ordre. Certains s'empresent alors d'ajouter « l'ordre sans autorité » ou « l'ordre sans le pouvoir », à l'instar de l'ouvrage de Normand Baillargeon *L'Ordre moins le pouvoir : Histoire et actualité de l'anarchisme*. Cette conception de l'anarchisme s'apparentant à une certaine forme d'ordre remonte aux écrits de Pierre-Joseph Proudhon dans son ouvrage *Qu'est-ce que la propriété ?*, qui fut publié en 1840 et représente en outre l'acte fondateur du mouvement anarchiste. Proudhon mentionne à plusieurs reprises ce lien entre anarchisme et ordre en utilisant des formules telles que : « la plus haute perfection de la société se trouve dans l'union de l'ordre et de l'anarchie³⁵. » Dans un court texte de cinq pages intitulé *L'ordre* et publié en 1923³⁶ dans la revue anarchiste *La Brochure mensuelle*, Kropotkine revient sur ce lien en indiquant que, si les anarchistes furent d'abord réticents face au mot « anarchistes », lui préférant des termes tels « fédéralistes », « anti-étatistes » ou encore « anti-autoritaires », ils finirent par l'accepter sans se soucier de son caractère péjoratif³⁷. Dans ce même texte, Kropotkine semble embrasser l'idée de désordre, non sans une certaine pointe d'ironie. L'extrait suivant résume en substance l'argumentaire de Kropotkine sur ce point :

« L'ordre aujourd'hui, - ce qu'ils entendent par ordre, - c'est les neuf dixièmes de l'humanité travaillant pour procurer le luxe, les jouissances, la satisfaction des passions les plus exécrables à une poignée de fainéants. [...] L'ordre, c'est la misère, la famine devenue l'état normal de la société. [...] L'ordre, c'est la femme qui se vend pour nourrir ses enfants, c'est l'enfant réduit à être enfermé dans une fabrique, ou à mourir d'inanition, c'est l'ouvrier réduit à l'état de machine. [...] L'ordre, c'est une minorité infime, élevée dans les chaires gouvernementales, qui s'impose pour cette raison à la majorité et qui dresse ses enfants pour occuper plus tard les mêmes fonctions, afin de maintenir les mêmes privilèges, par la ruse, la corruption, la force, le massacre. L'ordre, c'est la guerre continuelle de l'homme à l'homme, de métier à métier, de classe à classe, de nation à nation. [...] Voilà l'ordre !

Et le désordre, - ce qu'ils appellent le désordre ? C'est le soulèvement du peuple contre cet ordre ignoble, brisant ses fers, détruisant les entraves et marchant vers un meilleur avenir. [...] Le désordre, c'est l'abolition de l'esclavage antique, c'est l'insurrection des communes, l'abolition du servage féodal, les tentatives d'abolition du servage économique. [...] C'est la France abolissant la royauté et portant un coup mortel au servage dans toute l'Europe occidentale. Le désordre, c'est 1848 faisant

³⁵ PROUDHON, Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherche sur le principe du droit et du gouvernement*, Paris, Librairie Générale Française, 2009 [1840], p. 439.

³⁶ Le texte est publié dans *La Brochure mensuelle* à titre posthume, Kropotkine disparaît en 1921.

³⁷ KROPOTKINE, Peter, « L'ordre », in *La Brochure mensuelle*, n° 1, Paris, 1923, 25-29, p. 26.

trembler les rois et proclamant le droit au travail. C'est le peuple de Paris qui combat pour une idée nouvelle et qui, tout en succombant sous les massacres, lègue à l'humanité l'idée de la commune libre, lui fraye le chemin vers cette révolution dont nous sentons l'approche et dont le nom sera la Révolution Sociale. Le désordre, - ce qu'ils nomment le désordre, - ce sont les époques pendant lesquelles des générations entières supportent une lutte incessante et se sacrifient pour préparer à l'humanité une meilleure existence, en la débarrassant des servitudes du passé³⁸. »

L'anaphore proposée ici par Kropotkine, associée à un ton particulièrement ironique sur la signification des termes « ordre » et « désordre », met en avant l'idée d'un anarchisme qui serait moins un désordre qu'une volonté de mettre en place un ordre différent - plus local, en accord avec des concepts chers au postmodernisme tel le relativisme et l'anti-essentialisme. L'appropriation par les groupes anarchistes de formules telles que « l'anarchie c'est l'ordre » depuis les années 1960 pourrait par ailleurs être le produit de la transformation de la praxis anarchiste au cours de ces dernières décennies.

En effet, sous l'influence possible du postmodernisme, l'anarchisme a opéré ce qui s'apparente à une redéfinition de son concept de révolution sociale. Au XIX^e siècle la révolution sociale se conçoit comme l'étape ultime de l'action anarchiste qui va permettre d'apporter une transformation sociale, politique et économique profonde. Si la révolution est alors pensée comme une étape transitoire - que ce soit pour les anarchistes comme pour les Marxistes -, elle peut être perçue et analysée comme une certaine forme de désordre. Celui-ci était alors considéré comme transition dialectique à l'ordre, selon une logique commune à Hegel, Marx et Hayek, logique subtile prenant en compte le désordre mais le réduisant à l'inessentiel³⁹. » Pour l'anarchisme contemporain, autrement appelé néoanarchisme, l'idée de révolution est réactualisée à la lumière d'un des concepts du postmodernisme, le présentisme. On parle alors de révolution lente, locale ou par petites touches. On peut citer ici l'hypothèse de John Holloway qui redéfinit la révolution comme l'accumulation de l'ensemble des projets alternatifs de par le monde. Il parle ainsi de failles dans le système - de « *little cracks*⁴⁰ » - que les altermondialistes (et *a fortiori* les anarchistes) devraient exploiter afin qu'elles se rejoignent et finissent par transformer la société toute entière ; c'est l'objet de son ouvrage *Crack Capitalism* publié en 2010. Dans ce cadre présentiste, de nombreux courants politiques anciennement révolutionnaires vont ainsi opérer une redéfinition de la révolution, pour aboutir à ce qu'on pourrait appeler une révolution postmoderne. Si cette acception particulière du terme « révolution » semble s'éloigner du désordre que le terme « anarchie » paraît exprimer de prime

³⁸ In, « L'ordre », op. cit., p. 27-29.

³⁹ BASLE, Louis, « L'économie politique et le désordre » in *Désordre(s)*, op. cit., p. 78.

⁴⁰ HOLLOWAY, John, *Crack Capitalism*, New York, Pluto Press, 2010.

abord, certains comportements violents, tels celui des Black Blocs - souvent associés à l'anarchisme -, pourraient témoigner d'une forme de rejet de l'ordre public.

L'anarchiste David Graeber s'est particulièrement intéressé à l'organisation des Black Blocs et aux liens qu'ils peuvent entretenir avec l'anarchisme. Dans son ouvrage *The Democracy Project*, portant principalement sur l'organisation du mouvement *Occupy Wall Street* survenu au cours de l'année 2011, il décrit les Black Blocs comme des groupes d'individus, anarchistes et/ou antiautoritaires, habillés en noir, masqués et cagoulés. Il précise par ailleurs que nombre d'entre eux se décrivent comme non-violents, mais définissent la violence comme l'action de porter atteinte à l'intégrité physique d'une personne ; les dégâts matériels ne sont ainsi pas inclus dans cette définition⁴¹. Qu'elle s'entende comme étant dirigée contre des personnes ou contre des biens matériels, la violence des Black Blocs représente à n'en pas douter un trouble à l'ordre public des États. Graeber apporte cependant des précisions sur ces groupes qui amènent à établir une distinction entre les individus qui peuvent se définir comme anarchistes et ceux qui, anarchistes ou non, peuvent de façon transitoire participer aux Black Blocs. Dans un article publié au début de l'année 2012 et intitulé « Concerning the Violent Peace-Police », Graeber affirme que (1) les Black Blocs ne sont pas un groupe mais une tactique, que certains individus appliquent lors d'évènements ponctuels, (2) les Black Blocs ne représentent aucune idéologie précise qui pourrait en faire un groupe unifié, même s'ils appartiennent généralement au mouvement large et hétérogène de l'altermondialisme, et (3) la violence des Black Blocs, qu'elle vise des individus ou des biens matériels, ne constitue qu'une partie de la tactique et ne saurait être mise en avant afin de définir l'intégralité de cette tactique⁴².

Graeber voit dans le recours à la violence la preuve d'une démarche réflexive de la part des Black Blocs, visant à envisager ce recours comme une possibilité tactique acceptable – et non comme l'essence même d'une stratégie globale. Dans le cadre d'un débat entre Graeber et le journaliste Chris Hedges sur le rôle des Black Blocs au sein du mouvement *Occupy* de 2011, Hedges récuse cette idée de possibilité tactique transitoire et l'analyse comme un simple vecteur discursif permettant de justifier certains actes violents dénués de tout sens politique intrinsèque⁴³. Si l'argumentation de Graeber peut sembler peu objective, en ce sens qu'il

⁴¹ GRAEBER, David, *The democracy project*, New-York, Spiegel & Grau, 2013, p. 209.

⁴² GRAEBER, David, « Concerning the Violent Peace-Police: In response to "The Cancer in Occupy," by Chris Hedges », in n+1 [en ligne], 9 février 2012. <https://nplusonemag.com/online-only/online-only/concerning-the-violent-peace-police/>, consulté le 01 juin 2019.

⁴³ HEDGES, Chris, « The Cancer in Occupy », in truthdig [en ligne], 6 février 2012. <https://www.truthdig.com/articles/the-cancer-in-occupy/>, consulté le 01 juin 2019.

s'identifie lui-même comme anarchiste, il est à noter d'une part qu'il rejette l'utilisation de la violence lors des événements de 2011 et d'autre part qu'il rejette l'assimilation entre Black Blocs et anarchistes – voir proposition (2) –, ce qui permet d'écarter la possibilité de ce qui pourrait se révéler représenter un conflit d'intérêts. Graeber rejette par ailleurs tant l'idée d'une insurrection armée que celle d'une stratégie non-violente de type purement gandhienne⁴⁴. Pour lui, l'acceptation ou l'exclusion systématique de la violence dans l'élaboration d'une stratégie globale nuirait au principe d'horizontalisme – constitutif de l'anarchisme – en ce sens que de telles tactiques reposent sur l'idée d'une confrontation directe avec les institutions politiques et économiques, tandis que l'anarchisme prône la destruction de ces institutions. Dans un article portant sur l'utilisation d'internet par les anarchistes, Lynn Owens et Kendall L. Palmer précisent enfin que la tactique des Black Blocs a pu, au tournant du XXI^e siècle, permettre un plus haut degré de visibilité pour les militants et les idées anarchistes⁴⁵. Par conséquent, si la violence des Black Blocs, et des anarchistes usant de cette méthode particulière, ne représente pas un élément structurel de la pensée anarchiste, son utilisation a pu, dans une moindre mesure, être bénéfique au mouvement et pourrait donc, à l'avenir, continuer de venir troubler l'ordre public des États.

Conclusions

Si l'anarchisme peut sembler constituer, de par l'histoire du terme comme par celle du mouvement au niveau international, un certain désordre, il peut par certains aspects, lorsqu'on analyse la critique sociale, politique et économique qu'il propose, apparaître comme prônant un ordre alternatif. Ainsi, face au modèle de démocratie représentative, porteur d'un certain universalisme rappelant le paradigme moderniste, l'anarchisme propose un système fédéraliste – n'appelait-t-on pas les anarchistes les « fédéralistes », comme le rappelle Kropotkine, avant que ceux-ci n'embrassent le terme d'anarchie ? –, décentralisé et insistant sur l'importance du local, en accord, en ce sens, avec l'idée postmoderne de particularisme. Le néolibéralisme, bien que pouvant être perçu comme un ordre mondial, semble par ailleurs s'atteler, intentionnellement ou non, à désordonner les économies locales, en s'appuyant sur une sorte de foi en l'idée de main invisible, au profit de superstructures économiques qui rappellent les quasi-monopoles de l'ère industrielle. En prenant pour exemple le modèle proposé par

⁴⁴ In, *The democracy project*, op. cit., p. 255.

⁴⁵ OWENS, Lynn et PALMER, L. Kendall, « Making the news: Anarchist counter-public relations on the World Wide Web », in *Critical Studies in Media Communication*, vol. 20, no 4, 2003, 335-361. p. 341-342.

Kropotkine, il semble que l'anarchisme soit favorable à un ordre économique plus local et basé non sur la production de biens, dont la consommation devrait être encouragée par la publicité et la libre concurrence, mais sur les besoins des individus, qui vont alors pouvoir produire en fonction de ces besoins. Enfin, l'anarchisme peut-être, dans une certaine mesure, décrit comme une forme de désordre en ce sens que son acceptation de la violence, même si celle-ci représente une tactique mise en place en des lieux et des moments restreints, représente un trouble à l'ordre public des États. L'anarchisme représenterait ainsi un ordre alternatif, local, postmoderne, plus qu'un simple désordre, dénué de toute vision politique structurée.

Bibliographie

BAKOUNINE, Michel, *Dieu et l'État*, Paris, l'Altiplano, 2008 [1882].

BARRUÉ, Jean, *L'Anarchisme aujourd'hui ; La réaction en Allemagne*, Paris, Spartacus, 1976.

BASLÉ, Louis, « L'économie politique et le désordre » in *Désordre(s)*, Jacques Chevallier, Jean Alaux, Bernard Piettre et al. (éds.), Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

BORK, Robert, « The goals of antitrust: a dialogue on policy » in *Columbia Law Review*, 65/3, 1965, 363-376.

BORK, Robert, *The Antitrust Paradox: A Policy at War with Itself*, New York, Basic Books, 1978.

BRAY, Mark, *Translating Anarchy: The Anarchism of Occupy Wall Street*, Alresford, John Hunt Publishing, 2014.

CHURCHILL, Winston, *House of Commons Hansard archives: Parliament Bill*, vol. 444 cc 203-321 [En ligne], 11 décembre 1947. https://api.parliament.uk/historic-hansard/commons/1947/nov/11/parliament-bill#column_206, consulté le 05 janvier 2020.

CORCUFF, Philippe, *Enjeux libertaires pour le XXI^e siècle : par un anarchiste néophyte*, Paris, Les éditions du Monde Libertaire, 2015.

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

FRIEDMAN, Milton, *Afterword*, in Leonard E. Read, *I, Pencil: My family tree as told to Leonard E. Read*, Irvington-on-Hudson, New York, Foundation for Economic Education, 2008.

FUKUYAMA, Francis. « The end of history? », in *The National Interest*, 16, 1989, 3-18.

FUKUYAMA, Francis. « Reflections on the end of history, five years later », in *History and theory*, 1995, 27-43.

GHASEMI, Mehdi, « paradigms of post-modern democracies », in *SAGE Open* 9.2 [En ligne], 2019.

GRAEBER, David, *Debt: the first 5.000 years*, Brooklyn New York, Melville House, 2011.

GRAEBER, David, « Concerning the Violent Peace-Police: In response to “The Cancer in Occupy,” by Chris Hedges », in n+1 [en ligne], 9 février 2012.
<https://nplusonemag.com/online-only/online-only/concerning-the-violent-peace-police/>, consulté le 01 juin 2019.

GRAEBER, David, « The new anarchists », in *New Left Review*, 13 : 6, 2012.

GRAEBER, David, *The democracy project*, New-York, Spiegel & Grau, 2013.

HEDGES, Chris, « The Cancer in Occupy », in truthdig [en ligne], 6 février 2012.
<https://www.truthdig.com/articles/the-cancer-in-occupy/>, consulté le 01 juin 2019.

HOLLOWAY, John, *Crack Capitalism*, New York, Pluto Press, 2010.

IBÁÑEZ, Tomás, *Anarchisme en mouvement : anarchisme, néoanarchisme et postanarchisme*, Paris, Nada, 2014.

JANICKA, Iwona, *Theorizing Contemporary Anarchism: solidarity, mimesis and radical social change*, London, New York, Bloomsbury Academic, 2017.

LOUIS, Jean-Philippe, « Non, les majors du disque ne sont pas mortes ! », in Les échos [En ligne], 4 juillet 2018. <https://www.lesechos.fr/2018/07/non-les-majors-du-disque-ne-sont-pas-mortes-998023>, consulté le 3 janvier 2019.

MAUSS, Marcel, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, 2007 [1925].

KROPOTKINE, Pierre, *La Morale anarchiste*, Paris, Mille et une nuits, 2004 [1889].

KROPOTKINE, Peter, « L'ordre », in *La Brochure mensuelle*, n° 1, Paris, 1923, 25-29.

KROPOTKINE, Pierre, *Œuvres*, Paris, La Découverte, 2001.

OWENS, Lynn et PALMER, L. Kendall, « Making the news: Anarchist counter-public relations on the World Wide Web », in *Critical Studies in Media Communication*, vol. 20, no 4, 2003, 335-361.

PIETTRE, Bernard, « Ordre et désordre : Le point de vue philosophique » in *Désordre(s)*, Jacques CHEVALLIER, Jean ALAUX, Bernard PIETTRE et al. (éds.), Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

PROUDHON, Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherche sur le principe du droit et du gouvernement*, Paris, Librairie Générale Française, 2009 [1840].

READ, Leonard E., *I, Pencil: My family tree as told to Leonard E. Read*, Irvington-on-Hudson, New York, Foundation for Economic Education, 2008.

WILLIAMSON, John, « Democracy and the “Washington consensus” », in *World Development*, 21.8, 1993, 1329-1336.

wto.org, « WTO – What is the WTO? – What we stand for », [En ligne], 2020. https://www.wto.org/english/thewto_e/whatis_e/what_stand_for_e.htm, consulté le 19 janvier 2020.